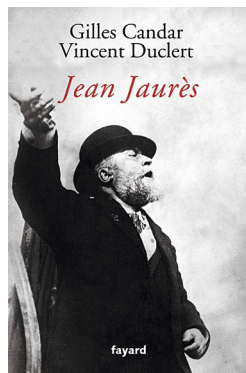


défendait, y compris les adversaires qu'il combattait vigoureusement. Sa préoccupation essentielle était d'expliquer ce en quoi il croyait profondément, et d'essayer d'en convaincre ses auditeurs. Sa boussole en politique, c'était ses convictions profondes sur telle ou telle question, et non l'état de l'opinion à son sujet. Adversaire de la peine de mort, il a continué à plaider pour son abolition quand les hommes au gouvernement ont tiré argument, pour renoncer à leurs promesses électorales, du retournement de l'opinion après un assassinat exploité par la grande presse. Jaurès n'était pas hanté par sa réélection. Quand il a été battu aux élections législatives, il s'est consacré à son enseignement et à l'écriture de son *Histoire socialiste de la Révolution française*, qui le passionnaient tout autant. Il s'est engagé en politique pour défendre des convictions et sans jamais chercher à bénéficier personnellement d'aucune position de pouvoir. Il a toujours vécu de ses salaires, sans jamais être propriétaire de ses logements. Dans ces conditions, même s'il n'a pas exercé de responsabilités gouvernementales, sa manière de parler et de faire de la politique a durablement marqué les esprits, et elle contraste avec les comportements des responsables d'aujourd'hui. ●



Des livres ressources pour

Jean Jaurès

Gilles Candar, Vincent Duclert

Fayard, février 2014

688 pages, 27 €

Ce gros livre, qui est à la fois une biographie et une réflexion sur l'œuvre de Jaurès et sur sa postérité, commence, comme l'exposition *Jaurès* aux Archives nationales (dont Gilles Candar était l'un des commissaires), par son assassinat de juillet 1914, après son combat ultime contre la guerre. Ce sont eux qui ont le plus marqué les esprits et fixé son image. Mais le grand mérite de cet ouvrage est de dépasser cette représentation pour nous faire découvrir d'autres engagements et d'autres aspects moins connus de la personnalité de Jaurès.

De la question religieuse à la question sociale

Prenons son rapport à la religion. Dans un chapitre écrit par Gilles Candar, on découvre qu'au moment où Jaurès épouse la cause des prolétaires et du socialisme, dans la même semaine d'octobre 1896 où il chante *La Carmagnole*, debout sur la table du banquet marquant l'inauguration de la Verrerie ouvrière d'Albi, il récite «*de sa voix très forte*», dans la petite église du Blan, une cinquantaine de kilomètres plus au sud de ce même département du Tarn, *Le Credo*, au baptême de sa nièce dont il avait accepté d'être le parrain. Jaurès a une vision ambivalente du christianisme, qui associe pour lui «*la douce lueur du matin et la flamme sinistre du bûcher*». Il combat ainsi le cléricalisme, mais pas toute croyance religieuse. Il estime que l'instituteur qui dirait «*Quiconque croit en Dieu est un imbécile*» préférerait «*une bêtise*», et il considère que la phrase de Marcelin Berthelot, «*le monde n'a plus de mystère*», «*est d'une naïveté grandiose*».

Sur cette question, il est violemment attaqué par ceux qui, comme Clemenceau, veulent donner à la laïcité un contenu antireligieux. Lors de la discussion de la loi de 1905 où, avec Briand, il a défendu l'article 4 qui laissait à l'Eglise catholique, hostile à la laïcité républicaine, la possibilité de s'y inscrire plus tard, Clemenceau l'a qualifié de «*socialo-papalin*». Quand Jaurès rompt avec Clemenceau et les radicaux en 1907, sur la question sociale et les droits syndicaux, il s'oppose aussi à lui sur la laïcité, en défendant la liberté des pratiques religieuses publiques. Lors de l'affaire des «*officiers de Laon*», avec la LDH présidée par Francis de Pressensé, Jaurès proteste contre les sanctions infligées à des officiers qui ont assisté, en civil, à une messe où l'évêque avait attaqué la République dans son sermon. La LDH, comme Jaurès, ont défendu leur liberté de pratique religieuse, et estimé que «*la liberté d'opinion est nécessaire dans l'armée comme ailleurs*», les propos tenus lors de cette messe ne pouvant leur être reprochés. Dans ce contexte, le 9 mai 1908, à Paris, salle des Jacobins, des radicaux empêchèrent Jaurès de parler en chantant par dérision l'*Ave Maria*, à tue-tête et sans s'arrêter.

Le livre explique aussi qu'après le vote de la loi de séparation des Eglises et de l'Etat, la ligne de démarcation entre la droite et la gauche quitte, pour Jaurès, la question religieuse, pour passer à la question sociale, ce qui provoque sa rupture, au printemps 1907, avec la gauche gouvernementale incarnée par Clemenceau et Briand. Une gauche gouvernementale qui révoque des syndicalistes, des instituteurs et des postiers, et emprisonne les dirigeants de la CGT en application des «*lois scélérates*». Jaurès combat dès lors l'«*arbitraire*» et la politique de «*guerre civile*»

Autres ouvrages

- Gilles Candar, Romain Ducoulombier, Magali Lacousse (dir.), *Jaurès, une vie pour l'humanité*, Beaux-Arts Editions, mars 2014, 175 pages, 25 €
- Jacqueline Lalouette, *Jean Jaurès, l'assassinat, la gloire, le souvenir*, Perrin, avril 2014, 384 pages, 24 €
- *Ainsi nous parle Jean Jaurès*, textes présentés par Marion Fontaine, Fayard/Pluriel, avril 2014, 346 pages, 8 €
- *Jean Jaurès. Un prophète socialiste. Vu par Lénine, Mendès France, Mitterrand, Sarkozy, Valls, Mélenchon*, hors-série *Le Monde* n° 20, 2014, 122 pages, 7,90 €
- Jean-Paul Scot, *Jaurès et le réformisme révolutionnaire*, Seuil, 2014, à paraître en août 2014, 22 €

retrouver Jaurès

incarnée par Clemenceau. Les faits rapportés dans ce livre vont plutôt à rebours de la thèse de l'absence de rupture entre Jaurès et Clemenceau, défendue par Jean-Michel Ducomte et Rémy Pech dans leur livre paru en 2011, aux éditions Privat⁽¹⁾. Si, contrairement à Lénine, Jaurès pensait que la classe ouvrière n'est pas soumise à un Etat qui serait l'instrument de la bourgeoisie, mais qu'elle est « dans l'Etat » comme elle est dans la nation, il s'est placé résolument du côté de la défense des intérêts et aspirations des prolétaires. Il s'est pensé résolument de leur côté, par souci de la justice et par engagement moral. Il n'a pas vécu comme un bourgeois en accumulant un capital, toute sa vie locataire de ses logements, et à la merci de ses salaires successifs. Quand il achetait des actions, c'était celles de son journal *L'Humanité*, qu'il voulait préserver des intérêts financiers.

De l'héritage de Jaurès, hier et aujourd'hui

L'ouvrage montre bien également l'évolution de Jaurès sur la colonisation, depuis son adhésion première au discours colonialiste de Jules Ferry jusqu'à un anticolonialisme de principe, fondé sur le fait de reconnaître que les indigènes sont des hommes comme les autres, dont ils ont tous les droits : « Pour nous, socialistes, pour nous hommes, il n'y a ni opposition de races ni opposition de continents ; mais, partout, sous des climats divers, avec des nuances diverses, des tempéraments physiques différents, partout la même humanité, à des degrés divers de développement, mais partout la même humanité qui monte, qui grandit et qui a le droit de monter et de grandir. »

Il nous éclaire sur ce qu'on peut considérer comme une disparition des études jaurésiennes, entre

sa panthéonisation en 1924 et la fondation, en 1959, de la Société d'études jaurésiennes. D'une part, une certaine image du pacifisme de Jaurès a été développée, voire utilisée, dans les années 1920 à 1940, alors que son livre *L'Armée nouvelle*, paru en 1911, qui développait sa conception de la défense nationale d'une nation en armes, n'était pas réédité. D'autre part, le PCF faisait silence sur son héritage. La revue des intellectuels communistes Clarté écrivait, en 1924, « Ne lisez pas Jaurès ! Lisez Lafargue ! », et « Vous le voulez ? Prenez-le donc et gardez-le ! ». Dans le comité de publication des œuvres issu de la première association éphémère des amis de Jaurès, on comptait, en revanche, vers 1929, des ligueurs comme Victor Basch, Célestin Bouglé, Joseph Paul-Boncour et Paul Langevin, mais ils n'ont pas reçu le soutien des principales forces politiques de la gauche, y compris la SFIO. Comme l'expliquent les deux auteurs, l'intérêt pour Jaurès est au contraire en plein essor aujourd'hui.

La Victoire de Jaurès

Charles Silvestre (illustrations d'Ernest Pignon-Ernest)

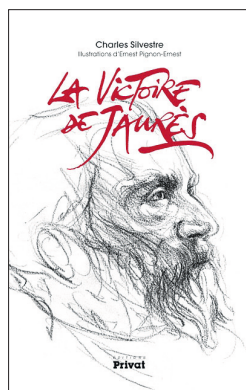
Privat, septembre 2013

208 pages, 14,50 €

Journaliste, ancien rédacteur en chef de *L'Humanité* et animateur de la Société des amis de ce journal, Charles Silvestre avait déjà consacré un livre à Jaurès, la passion du journaliste (Le Temps des cerises, 2010). Il ne s'attache pas ici à la vie de Jaurès, mais aux traces, à l'héritage qu'il a laissés ; aux continuités, aux « victoires », tant sociales que politiques, que nous lui devons. Il cherche les analogies, les résonnances entre ses engagements et ceux qui se sont produits lors d'événements ultérieurs.

Plus qu'une étude historique, car parfois, comme sur les mutineries de 1917, le mythe a tendance à se mêler à l'histoire, ce livre, animé d'un vrai souffle et d'une belle écriture, est une évocation inspirée de l'esprit jaurésien et de ses échos contemporains. Isolé, vaincu, Jaurès, dans ses nombreux combats ? Au contraire, Charles Silvestre le montre victorieux : « La victoire de Jaurès, c'est celle de sa clairvoyance sur l'engrenage des guerres locales, continentales, mondiales, dont il a méticuleusement analysé l'entre-lacs ; c'est celle de sa mise en garde contre la violence coloniale qu'il a tôt diagnostiquée ; c'est celle de sa faculté à anticiper les réformes sociales, dont les moments les plus heureux de l'histoire française du XX^e siècle porteront la marque ; c'est celle de son courage dans l'affaire Dreyfus, où il affrontera le mensonge militaire et la forfaiture d'Etat, et qui inspirera des vocations dans d'autres "affaires" à venir, impliquant l'armée ; c'est celle de sa sagesse dans la séparation des Eglises et de l'Etat, en veillant au respect des consciences, ce qui épargnera à ce pays le poison des guerres de religion dans la politique qui ont sévi ailleurs ; c'est celle de son ouverture d'esprit et de sa fermeté dans les débats à gauche, plus que jamais d'actualité ; c'est enfin celle de la culture, de sa sensibilité, de sa bonté, qui donnent à la politique non une parure trompeuse recouvrant la médiocrité, mais ses lettres de noblesse. Jaurès inaugure ce que le XX^e siècle a pu avoir, face au pire, de meilleur. Jaurès n'est pas un modèle, c'est un éclaircisseur, un ouvrier de pistes en terrain miné. »

Gilles Manceron



(1) Jean-Michel Ducomte et Rémy Pech, *Jaurès et les radicaux, une dispute sans rupture*, Privat, février 2011.